

CHAPITRE VIII

Religion des anciens Mexicains ou Aztèques. — Traditions bibliques. — Cause de l'idolâtrie de ces peuples. — Mythologie des Aztèques. — Ordre sacerdotal. — Forme des temples. — Culte. — Sacrifices humains. — Forme de ces sacrifices. — Anthropophagie. — Nombre incroyable des victimes humaines.

L'organisation civile des Aztèques se lie si étroitement à leur religion, qu'il faut connaître celle-ci pour se faire une juste idée de leur gouvernement et de leurs institutions sociales. J'ai déjà fait remarquer, en parlant de la pyramide de Cholula et surtout du tableau de la migration des Aztèques, à quel point leurs anciennes traditions se rapprochaient des récits de la Bible. La même tradition du déluge se trouve, à peu de variation près, chez les différents peuples de l'ancien Anahuac. Ceux du Mechoacan racontent que Tezpi (leur Noé) s'était échappé de l'inondation générale en montant dans une barque immense avec sa femme et ses enfants, et en sauvant avec lui un grand nombre d'animaux et toutes les

graines dont la conservation était chère au genre humain. Ils ajoutent qu'au bout de quelque temps Tezpi lâcha un vautour qui ne revint plus et se nourrit des cadavres des géants, que les eaux, en se retirant, laissaient sur la terre. Le colibri ou petit oiseau-mouche Huitzitzilin fut envoyé à son tour, et rapporta un peu de verdure dans son bec. Cette tradition se rapproche bien plus de la vérité que celle des Aztèques, et surtout que celle des Grecs, dans leur fable de Deucalion et de Pyrrha; et cependant il me semble que ces derniers auraient dû trouver dans le voisinage du peuple hébreu plus de facilité de connaître la véritable tradition que les Mexicains, qui étaient éloignés de ce peuple de plus de huit mille kilomètres, et en étaient séparés par l'immensité des mers.

Ce n'est pas tout : les anciens Mexicains reconnaissaient l'existence d'un Créateur suprême, maître de l'univers; ils le désignaient sous le nom de *Théotl*, assez semblable au *Théos* des Grecs, qui a la même signification. Ils l'appelaient dans leurs prières « le Dieu qui donne la
« vie; présent partout, il connaît toutes les
« pensées et dispense tous les biens; sans lui
« l'homme n'est rien; Dieu invisible, incorpo-
« rel, seul Dieu, d'une perfection parfaite et
« d'une égale pureté; sous ses ailes l'homme

« trouve le repos, un sûr abri. » Pourrait-on douter que des peuples qui avaient des idées si sublimes des attributs de la Divinité n'avaient pas eu dans l'origine la connaissance du vrai Dieu?

Une autre tradition fort remarquable encore est celle qui a rapport à la déesse Cioacoatl ; les Mexicains l'appelaient « notre dame et notre mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant, qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort ; par qui le péché est entré dans le monde ». Tel est le langage vraiment remarquable des Aztèques parlant de cette divinité révéérée. On la représentait ordinairement avec un serpent près d'elle, et son nom signifiait « la femme serpent ». Tout cela rappelle évidemment Ève, la mère de la famille humaine.

Ces traditions frappèrent de surprise les premiers missionnaires débarqués dans ces contrées ; mais ce qui excita surtout leur étonnement, ce fut de rencontrer parmi ces peuples idolâtres certains rites, certaines cérémonies qui se rapprochaient de la religion chrétienne. Ainsi ils retrouvèrent la croix, emblème sacré de notre foi, élevée comme un objet de culte dans plusieurs temples de l'Anahuac¹.

¹ On peut voir encore aujourd'hui, dans les ruines du temple de Palenque, l'image de la croix sculptée en bas-relief sur les

Leur surprise dut s'accroître encore lorsqu'ils furent témoins chez les Aztèques d'une cérémonie religieuse qui rappelait le baptême. Après une invocation solennelle, on humectait d'eau la tête et les lèvres de l'enfant, et on lui donnait un nom. On implorait en même temps la déesse Cioacoatl, qui présidait aux enfantements, « pour que le péché, introduit parmi nous dès le commencement du monde, ne s'attachât pas à cet enfant, mais que, lavé, au contraire, par ces eaux, il pût vivre et recevoir une nouvelle naissance. »

Ces traditions, ces cérémonies, ces souvenirs évidents d'une foi plus pure au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, sont, à notre avis, un puissant argument en faveur de l'opinion qui fait venir les races américaines de diverses branches de la grande famille des nations du vieux continent, où les mêmes idées, les mêmes traditions ont été répandues depuis la dispersion des descendants de Noé dans les diverses parties du monde. La probabilité des communications entre l'ancien et le nouveau monde, surtout avec l'Asie orientale, longtemps avant les découvertes de

murs de cet édifice. On présente à cette croix, comme pour l'adorer, une figure qui ressemble à celle d'un enfant. Ces figures sont entourées d'hieroglyphes de la nature la plus arbitraire, ou peut-être phonétiques.

Christophe Colomb, est, du reste, regardée aujourd'hui par les savants comme une certitude établie par une foule de preuves et d'arguments concluants qu'il serait trop long de détailler ici, mais dont quelques-uns trouveront peut-être leur place dans un autre chapitre.

Mais comment ces idées que les Aztèques avaient reçues dans l'origine des sublimes attributs de Dieu s'étaient-elles obscurcies ? Comment ces traditions de la véritable religion s'étaient-elles altérées au point que ces peuples soient tombés dans la plus abominable idolâtrie ? C'est par la même raison et de la même manière que les nations de l'ancien monde ont perdu le souvenir des grandeurs de Dieu et des événements qui s'étaient accomplis dans les premiers âges du monde. « A mesure, dit Bossuet, qu'on « s'éloignait de l'origine des choses, les hommes « brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de « leurs ancêtres. Les enfants, indociles ou mal- « appris, n'en voulaient plus croire leurs grands- « pères décrépits, qu'ils ne connaissaient qu'à « peine après tant de générations ; le sens « humain abruti ne pouvait plus s'élever aux « choses intellectuelles ; et, les hommes ne vou- « lant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'ido- « lâtrie se répandit par tout l'univers.

« L'esprit qui avait trompé le premier homme

« goûtait alors tout le fruit de sa séduction, et
 « voyait l'effet entier de cette parole : *Vous serez*
 « *comme des dieux*. Dès le moment qu'il la pro-
 « féra, il songeait à confondre en l'homme l'idée
 « de Dieu avec celle de la créature, et à diviser
 « un nom dont la majesté consiste à être incom-
 « muniquable. Son projet lui réussissait. Les
 « hommes, ensevelis dans la chair et dans le
 « sang, avaient pourtant conservé une idée ob-
 « scure de la puissance divine qui se soutenait
 « par sa propre force, mais qui, brouillée avec
 « les images venues par leurs sens, leur faisait
 « adorer toutes les choses où il paraissait quel-
 « que activité et quelque puissance. Ainsi le
 « soleil et les astres, qui se faisaient sentir de si
 « loin ; le feu et les éléments, dont les effets
 « étaient si universels, furent les premiers objets
 « de l'adoration publique. Les grands rois, les
 « grands conquérants, qui pouvaient tout sur la
 « terre, et les auteurs des inventions utiles à la
 « vie humaine, eurent bientôt après les hon-
 « neurs divins. Les hommes portèrent la peine
 « de s'être soumis à leurs sens ; les sens décidè-
 « rent de tout, et firent, malgré la raison, tous
 « les dieux qu'on adora sur la terre¹. »

Ce que Bossuet dit des peuples de l'ancien

¹ Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, part. II, c. II.

monde s'applique également à ceux du nouveau ; car ce sont toujours des hommes, fils d'Adam, entachés du même péché originel, et par conséquent sujets aux mêmes passions et aux mêmes erreurs, et cette ressemblance est une nouvelle preuve de leur commune origine avec les nations de l'ancien continent. Les Mexicains, ayant donc perdu la notion d'un Dieu unique, se réfugièrent, selon l'ordinaire, dans une pluralité de dieux chargés de présider aux éléments, aux saisons, aux desseins de l'humanité.

Les Aztèques comptaient treize divinités principales et plus de deux cents divinités inférieures ; chacune avait son jour réservé et sa fête. A la tête de tous ces dieux apparaissait le terrible Huitzilopochtli, le Mars mexicain, si ce n'est faire tort au dieu d'Homère et de Virgile que de le comparer à ce monstre sanguinaire. La nation adorait dans Huitzilopochtli sa divinité protectrice, et chargeait son image fantastique d'ornements précieux ; ses temples étaient les plus imposants des édifices publics, et dans toutes les villes de l'empire ses autels ruisselaient du sang des victimes humaines. On conçoit l'influence désastreuse d'une pareille superstition sur le moral d'un peuple ¹.

¹ Ce nom *Huitzilopochtli* est composé de deux mots qui signifient « oiseau-mouche ou colibri », et « gauche », parce que l'i-

Par un heureux contraste mythologique, Quetzalcoatl, dieu de l'air, pendant son séjour sur la terre, avait appris aux indigènes l'usage des métaux, l'agriculture et les arts de la paix. Ce dieu avait été sans doute un de ces bienfaiteurs de l'espèce humaine que la reconnaissance de la postérité déifie. Son règne fut un règne de paix et de bonheur ; il ordonnait des sacrifices de fleurs et de fruits aux grands esprits, et se bouchait les oreilles quand on lui parlait de guerre. Cette époque est l'âge d'or de l'Anahuac. Mais le bonheur a toujours été chose passagère et périssable. Quetzalcoatl, ayant encouru, on ignore pourquoi, la colère d'une divinité plus puissante, fut contraint d'abandonner le pays. Chemin faisant, il s'arrêta dans la ville de Cholula, où plus tard on lui éleva un temple : c'est la pyramide dont j'ai parlé plus haut. Pendant son séjour à Cholula, il régla les intercalations du calendrier, ordonna des jeûnes, des prières, exhorta les hommes à la paix ; il ne voulut pas qu'on offrît à la Divinité autre chose que les prémices des moissons ; et, lorsqu'il eut fait toutes ces choses, il regarda sa mission comme accomplie. Il se dirigea sur les bords du golfe mexicain, prit congé de ceux qui l'avaient suivi,

mage de ce dieu avait au pied gauche des plumes de cet oiseau : gracieuse étymologie pour le nom d'une divinité si brutale.

et leur promit de revenir plus tard avec ses descendants visiter le pays, y rétablir son règne et renouveler leur bonheur, et, montant sur un esquif fait de peaux de serpents, il s'embarqua sur le vaste Océan pour la fabuleuse contrée de Tlapallan, située du côté où le soleil se lève. D'après la légende, Quetzalcoatl avait la taille haute, la peau blanche, une chevelure noire et une longue barbe. Les Aztèques comptaient sur le retour de cette bienfaisante divinité, et cette tradition remarquable, profondément enracinée dans les esprits, prépara la voie à la conquête espagnole¹.

Les limites que je me suis imposées ne me permettent pas de plus longs détails sur les divinités mexicaines. Les attributs de la plupart étaient soigneusement définis, et la hiérarchie divine descendait sans interruption jusqu'aux pénates ou dieux domestiques dont les petites images ornaient les plus humbles demeures.

Toute cette mythologie mexicaine était com-

¹ Quand les Espagnols parurent pour la première fois sur les rivages du Mexique, la renommée annonça bientôt parmi les populations de l'Anahuac que des hommes blancs, barbus, en tout semblables à Quetzalcoatl, étaient arrivés de l'Orient sur des maisons flottantes, et qu'ils portaient dans leurs mains la foudre et les éclairs. On crut que les nouveaux venus étaient les descendants de Quetzalcoatl, qui revenaient prendre possession de leur empire, et cette idée fut accueillie avec espérance ou avec crainte, selon les intérêts divers.

mune aux diverses nations de l'Anahuac, à celles même qui n'avaient cessé de vivre en hostilité avec l'empire aztèque; seulement la divinité protectrice du pays, la divinité de prédilection était différente.

Des images, idoles, autels, temples se trouvaient partout, dans les bois, dans les champs, dans les chemins, dans les rues. Zumarragua, premier évêque de Mexico, affirme que les seuls franciscains en détruisirent vingt-deux mille en huit ans, et Torquemada évalue à plus de quarante mille les temples de l'empire mexicain. On porte à deux mille le nombre de ceux de la capitale seulement.

Le nombre des prêtres devait répondre à ce nombre infini d'autels; Clavigero le fait monter à un million.

Cinq mille desservaient le grand temple de Mexico. Ces prêtres étaient en même temps astrologues et devins, et, tenant ainsi dans leurs mains les clefs de l'avenir, ils inspiraient plus de terreur au vulgaire crédule qu'aucune superstition en aucun pays, sans en excepter la fanatique Égypte. Ils étaient en outre chargés de l'éducation de la jeunesse, de la garde des peintures hiéroglyphiques et des traditions orales. Les plus hauts dignitaires de l'ordre se réservaient les rites affreux des sacrifices.